

Mexique/États-Unis : identités frontalières

Alain VANNEPH
Université de Versailles – St Quentin

Parmi les zones sensibles de la planète, les aires frontalières s'affichent régulièrement et souvent dramatiquement dans l'actualité médiatique. Malgré son importance géographique (elle s'étend sur plus de 3 000 km), et la violence des contrastes qu'elle suscite au Nord et au Sud, la frontière Mexique/ États-Unis, pourrait a priori se poser en exception. Certes, on connaît les images spectaculaires des franchissements clandestins des immigrants mexicains, mais la priorité semble donnée éventuellement au Chiapas, ou inversement au Québec, ou aux problèmes globaux binationaux d'intégration économique dans l'ALENA, plutôt qu'aux confins du Rio Grande. D'ailleurs historiquement – et cinématographiquement – ce désintérêt semble bien se confirmer dans la priorité aux problématiques et aux images de la *frontier*, face à la notion administrative ou politique de *boundary*.

Deux composantes remettent toutefois en cause cette première approche et induisent au contraire un intérêt particulier porté à cet espace. Intérêt géopolitique d'abord, à l'approche de l'élection présidentielle aux États-Unis en 1996. L'importance électorale de deux états frontaliers tels que le Texas et plus encore la Californie, et l'ampleur de la question mexicaine, frontalière et *latina*, font des problèmes de cette région un enjeu politique fondamental. On l'observe en particulier dans le thème polémique des clandestins, avec les revendications d'officialisation de la langue anglaise, ou de limitation du bilinguisme, et la Proposition 187 votée en Californie pour restreindre l'accès aux services publics (santé et scolarité notamment) aux enfants des immigrants – essentiellement mexicains illégaux –, et avec la récupération de cette crainte et de cette poussée xénophobe, par les pré-candidats républicains, Bob Dole et Pete Wilson en tête.

Mais il existe aussi un intérêt scientifique spécifique. Dans l'organisation régionale du Mexique, la frontière avec les États-Unis s'impose comme un champ d'études privilégié pour une géographie de plus en plus tournée vers la géopolitique en général et les problèmes d'identité en particulier.

Le "regard réciproque" est non seulement particulièrement intéressant dans ses différences ou son évolution, mais il semble devenir ici reflet et créateur potentiel d'une nouvelle identité. Sur le tracé de la frontière, la multiplication et l'intensification des échanges se traduit par des relations et des interactions tendant à engendrer progressivement, d'abord au niveau des villes jumelles, puis au niveau régional, un espace réticulaire transfrontalier, appuyé en particulier sur les migrations et sur les industries *maquiladoras*. La concentration de la majorité des 12 millions de mexicano-américains dans cette frange Sud-Ouest des États-Unis est à la fois la meilleure illustration, la principale conséquence et une des grandes causes de renforcement de ce phénomène de "troisième pays".

La frontière Mexique/États-Unis s'impose donc, comme fracture, puis comme suture, comme catalyseur et révélateur des relations évolutives entre l'Homme et le Territoire, comme observatoire d'un jeu complexe et ambigu des identités, entre unité et dualité. Autrement dit, en jouant sur les mots mêmes instituant ce colloque, on peut se poser la question sous la forme : la frontière, lien ou territoire(s) ?

" Et le peintre proclame son art, comme une continuelle confrontation au carrefour des régions limitrophes...Un voyage mental aux lisières des confins..."
C. Coronado (peintre et muraliste mexicain, Mexicali, 1995).

I. Une géographie, deux histoires

1. L'unité du milieu naturel

"Vers le Nord, point de frontière capable d'empêcher les migrations végétales ou humaines dans le sens du méridien ..." M. Sorre (Géographie universelle, 1929).

Au sud du tracé arbitraire de la frontière de 1848, le Mexique continue les paysages du Sud-Ouest des États-Unis. Les reliefs méridiens de l'Amérique du Nord, et l'endoréisme, se prolongent jusqu'au tropique. Sur cet espace dilaté, où alternent sierras et reliefs tabulaires, s'exerce l'empreinte puissante de l'aridité. Elle détermine la même couverture végétale éparse d'épineux et de cactées, et impose la même image emblématique du *saguaro*, ou cactus-candélabre, du Colorado à l'Oaxaca, aux côtés de quelques oasis ou, à l'inverse, de véritables déserts dunaires. Une identité naturelle qui s'illustre dans le paysage typique des "*westerns*", indifféremment tournés d'un côté ou de l'autre du Rio Grande / Rio Bravo. Les civilisations précolombiennes se sont adaptées à cet environnement contraignant. Elles ont développé une aire culturelle originale (Basket maker, puis Pueblo), distincte des peuples nomades du nord, et séparée au sud des civilisations sédentaires de l'aire Méso-américaine. Cette présence indienne est aujourd'hui résiduelle; mais sa forte opposition aux métissages du Sud ou aux extinctions du Nord contribue à l'originalité du milieu.

L'isolement et la distance qui ont freiné l'évolution de ces peuples, puis qui les ont protégé constituent le seconde marque décisive de l'espace de cette Amérique médiane. Déjà sensible à San Antonio ou Monterrey, aggravé à l'ouest, où les deux Californies ne sont atteintes qu'au XVIII^{ème} siècle par les missions, l'éloignement de Mexico se traduit par une colonisation tardive et une mise en valeur décalée. L'actuelle région frontalière est d'abord un archipel minier, un "front pionnier" empreint d'inachevé, de précarité, de régressions et d'accélération. En 1848, seuls 80 000 habitants occupent l'immense territoire annexé par les États-Unis à la suite du traité de Guadalupe Hidalgo. Peu à peu la fracture politique fractionne l'ancienne communauté, instaurant une évolution différente aux deux segments issus de l'ancienne moitié septentrionale de la Nouvelle-Espagne. Une bifurcation de l'histoire s'impose, conduisant en un siècle et demi, à la dualité la plus caricaturale, opposant, en particulier dans les doublets urbains frontaliers, en contact immédiat, la civilisation latine et la civilisation anglo-saxonne, la pauvreté et la richesse, le Sud et le Nord.

2. Les divergences de l'histoire

La rupture :

" La frontière : une zone au sein de laquelle s'affrontent les conflits les plus violents Les pulsations d'une friction portée au rouge entre deux réalités dissemblables se traduisent en termes de couleur, de plans , de dimensions, de transparences et de textures ... dont le choc suggère l'imaginaire solitude incrustée au centre du bruit et de la fureur de la ville frontalière
Carlos Coronado

États-Unis : le Sud-Ouest

" Peu de régions américaines sont aussi identifiables et identifiées ... " D.W Meinig

La moitié des manuels scolaires des États-Unis distingue une région Sud-Ouest, plus ou moins calquée sur l'espace annexé au détriment du Mexique, l'"*Occupied America*" de R. Acuna. A l'intérieur de la Sun Belt, cette aire géographique s'individualise essentiellement par sa dominante aride – *South West* s'opposant alors à *South wet* – et par sa triple culture, anglo-saxonne, indienne et hispanique. La composante amérindienne n'intervient que pour 1 % des

patronymes, mais elle inclut la plus importante réserve des États-Unis. Los Angeles est la première ville indienne, l'Arizona est le deuxième État indien derrière l'Oklaoma. Quant aux hispaniques, ils représentent 25 % des patronymes, ce qui signifie environ 10 millions d'habitants du Sud-Ouest d'origine mexicaine.

A partir du moment où cette double présence se trouve synonyme doublement de pauvreté, son opposition avec le dynamisme global de la région fait de cet espace un des plus socialement contrastés du pays. Ce qui transparait au Texas, dont la frange sud, frontalière et hispanique constitue une poche majeure de pauvreté, et, en Californie, pourtant cœur de l'«*American dream*», avec les ghettos urbains des *barrios*, dont celui de South Central, au centre des émeutes de 1993.

L'image du Sud-Ouest se brouille donc rapidement dès que l'on s'attache aux différentes perceptions, identifiant d'autres échelles du vécu. D'abord sur le plan urbain et sur le plan des quartiers en particulier, mais aussi au niveau des états fédérés, la Californie et le Texas surtout affirmant très fortement leur personnalité. La place et la perception de la frontière — et du Mexique voisin — varient, notamment vers le Nord. Elle parachève un sentiment collectif d'appartenance nourri par ailleurs par le désert, les traces indiennes, les missions, les ranchs, les palmiers, l'irrigation, les banlieues-champignon, le pétrole, l'aérospatiale, la *High tech*, les Universités et les Centres de recherche, bref l'Amérique (encore) pionnière...

Mexique : les Nords

"Le Nord du Mexique est la région la plus facile à définir : aridité, immensité, jeunesse de la mise en valeur, hauts niveaux de vie et hauts niveaux techniques sont des caractères communs de l'ensemble." C. Bataillon.

Comme pour le Sud-Ouest, un Mexique septentrional distinct impose sa personnalité à l'extérieur, en se différenciant du Centre-Ouest de Guadalajara et de la Région de Mexico. Cet espace se distingue par ses caractères physiques, par son faible métissage mais aussi par le rôle original de Monterrey (3,7 millions d'habitants) et plus généralement par le poids et la qualité du fait urbain. Une originalité qui s'affirme par la forte présence de l'opposition politique et notamment du PAN (La Basse Californie a connu le premier gouverneur n'appartenant pas au PRI) et naturellement par la proximité et l'influence des États-Unis. Cette unité se lit de l'extérieur de manière ambiguë, associant la reconnaissance d'un dynamisme spécifique qui s'opposerait aux méridionalités tropicales, et la connotation négative d'âpreté au gain et d'individualisme.

Mais l'identité *norteña* se construit avant tout de l'intérieur, autour d'un attachement original des élites à leur particularisme régional. Ce vécu est complexe, souvent lié à l'état d'appartenance (Chihuahua, Sonora, Nuevo Leon notamment), et altéré par le jeu spécifique de la frontière et les immigrations récentes. Mais il est indéniable : Mexique blanc, pays d'éleveurs, d'entrepreneurs et de tradition provinciale. Mexique dur, où les défis de la nature, et le problème de l'eau en particulier, ont contraint l'homme à se battre.

"...La basse politique...la démagogie, le mensonge, .. (s'opposaient).. à mon caractère de Norteño : dans mon pays les hommes sont francs et sincères, sans souci du protocole et de la démagogie. Nous parlons avec vérité, clairement, sans réticences ni artifices... Je dois confesser sincèrement, et non sans une certaine fierté, qu'au fond de moi j'étais persuadé de posséder des dons d'administrateur... Je sentais que je pouvais réaliser une œuvre administrative au service du pays, reposant sur l'ordre, la liberté et la constitution..." (Président Abelardo Rodriguez, autobiographie, p144.)

Mexique dynamique, industriel, symbolisé par Monterrey, avec son capitalisme conquérant et avec son Institut technologique (TEC) à la fois symbole et agent efficace de l'identité du Nord. Est-il un Mexique américanisé ? Tout est relatif, car Mexico, avec ses classes moyennes

et populaires constitue une porte d'entrée au moins aussi importante de la culture des États-Unis ; car la précocité des copies des modes, constatée dans le Nord autrefois, s'estompe de plus en plus lorsque l'américanisation se véhicule davantage par les médias – donc au niveau national – que par la proximité ou le retour des *braceros*...

A contrario, selon J. Bustamante et O. Ruiz, l'avance du Nord y permet de différencier modernisation et américanisation. Il se dessinerait donc une mexicanité frontalière particulière, affirmée grâce à l'importance locale des classes moyennes, et au repli identitaire en réponse au complexe de supériorité *gringo*. La thèse est intéressante. Elle complique toutefois davantage le problème de la limite Sud. Où arrêter en effet cette "marque" de la frontière ? Dans quelle mesure l'identité frontalière est-elle différenciable de l'identité du Nord ? Quel est le rôle médiateur possible des *chicanos* ? Ne peuvent-ils pas jouer un rôle décisif, impulsant une nouvelle phase de convergence régionale qui bouclerait, en quelque sorte, le cycle de divergence instauré à partir de 1848 ?

II. Vers une identité transfrontalière ?

"L'identité, c'est l'auto-représentation de sa place et de son intégration. C'est l'internalisation de l'ordre qui moule la personnalité..

Une société peut être définie comme une capacité d'action sur elle-même, au moyen d'un modèle culturel qui privilégie le changement et l'investissement. Ni organisme, ni marché." Durkheim.

La banalisation du franchissement dans les deux sens, la multiplicité des connexions, leur importance, leur complexité, leurs effets en retour tendent à créer un véritable système transfrontalier qui s'affiche d'abord dans la formation des conurbations binationales comme San Diego-Tijuana ou El Paso-Ciudad Juarez. Qu'en est-il au niveau régional ? Il existe bien, à travers notamment les flux touristiques et les réseaux industriels des maquiladoras, une réalité objective, une évolution vers un espace réticulaire installé sur les deux côtés : les clefs d'une région potentielle. Mais les forces du marché peuvent-elles suffire à vaincre les obstacles et les inerties ? La formalisation de cet espace transfrontalier se heurte à l'insuffisance des accords officiels de coopération, aux différentes échelles du pouvoir administratif ou politique des deux côtés. Seule la confirmation d'un espace vécu, et la pression d'une société civile consciente de son particularisme, seul le passage de la personnalité à l'identité régionale pourrait instituer un véritable espace régional transfrontalier : la "*Mexamerica*" de J. Garreau....

Le fait migratoire y concourt. Dominant des deux côtés, puisque la moitié des californiens par exemple ne sont pas nés dans l'État, il instaure une culture du mouvement, et par effet de pyramide (la croissance naturelle y équivaut à cinq fois le solde migratoire), une société jeune. Il instaure surtout l'originalité d'un "nouveau métissage". Avec la concentration des hispaniques, sur le côté nord-américain, s'installe en effet une sous-culture particulière qui réagit sur le reste de la population pour composer la sous-culture du Sud-Ouest. Légal ou illégal, et jusqu'à la troisième génération, les mexicains du Sud-Ouest forment une société distincte, séparée géographiquement (*barrios*) et psychologiquement de l'Amérique anglo-saxonne.

Objectivement

La communauté hispanique, contrairement à l'image traditionnelle des *braceros*, ouvriers agricoles, est aujourd'hui urbaine à 90 %. Los Angeles, à elle seule, concentre 1/7 des hispaniques. Dans les comtés frontaliers elle constitue 30 % de la population (50 % en excluant San Diego). Elle est majoritaire dans 16 de ces 25 comtés. Elle représente le quart de la population du Texas et de la Californie et le tiers des scolaires. C'est le premier groupe ethnique du Nouveau Mexique.

Outre la naissance et le patronyme, elle se distingue par sa langue : les trois-quarts des foyers hispaniques pratiquent l'espagnol à la maison (un quart ne parle que l'espagnol, la moitié alterne avec l'anglais). Ce qui impose souvent la nécessité, d'ailleurs controversée, d'un enseignement bilingue. Mais, malgré un pourcentage de réussites individuelles significativement supérieur à celui de la minorité noire, mexicanité rime aussi avec pauvreté : 24 % des hispaniques se situent sous le seuil officiel de pauvreté, contre 15 % de moyenne nord-américaine.

Coutumes, cuisine, catholicisme, machisme complètent une personnalité qui se renforce par la cohésion géographique des ghettos ou *barrios*, comme Barrio Logan à San Diego. Cette forte spécificité de la communauté est d'ailleurs reconnue par les services de marketing et de publicité, non seulement par la formulation des spots ou des annonces en espagnol, mais par la spécificité de leur argumentation. Ainsi une marque d'huiles (Best foods/Mazola) a conquis les deux-tiers de la clientèle latine en positionnant sa campagne, non pas sur la teneur en cholestérol du produit, mais sur la qualité particulière du goût.

Subjectivement

L'identité du groupe ethnique se fonde également sur l'image renvoyée par les autres. Elle se fonde sur des signes de pauvreté, de délinquance, et de machisme. Vis à vis du *gringo*, le *mexican-american* apparaît comme un méridional, un latin, un métis dépositaire d'une culture archaïque. Le jugement négatif s'aggrave avec l'impression que la communauté hispanique se refuse à l'intégration. En s'excluant du progrès, le *chicano* est dès lors victime de ses propres erreurs et non de la société dominante. Si légalement il a conquis l'égalité des droits constitutionnels qui lui étaient refusés au XIX^{ème} siècle, où il était assimilé à l'indien comme créature immature et donc incapable de porter témoignage, il demeure victime de discriminations de fait, à l'instar de la communauté noire. Sans que cela ne rapprochât, bien au contraire les deux communautés...On le constate dans le domaine électoral, où la sous-représentation des hispaniques tient en partie à des découpages des circonscriptions qui isolent rarement les quartiers centraux (où se trouvent les ghettos) mais s'étendent radialement pour les noyer dans la masse des banlieues résidentielles. On le constate aussi dans l'attitude très paternaliste, longtemps maintenue par l'Église catholique : les *latinos* rassemblent un tiers des catholiques états-uniens, mais ne sont représentés que par 7 % des évêques...

Renouvelée par le problème de la drogue, et par la difficile distinction entre immigrants légaux et clandestins, (la Californie en compterait 1,5 million, dont 75 % d'origine mexicaine), la suspicion – le délit de faciès – est loin d'avoir disparu. Les verdicts curieux rendus dans de nombreux procès (comme le cas Hannigans en particulier) en témoignent. Cette forme de racisme se reflète d'ailleurs dans la poussée dans le Sud Ouest, et notamment à San Diego, de mouvements d'extrême droite. Ceux-ci, tel "*English First*" peuvent rester sur le plan légal. Ils revendiquent notamment la militarisation de la frontière pour garantir la sécurité des habitants. Ils ont déjà remporté une première victoire sur le terrain linguistique, en faisant adopter en 1986, en Californie, la "proposition 63" : "*The english is the official language*". D'autres associent manifestations, violences, milices et actions de commando sur la frontière, prétendant se substituer à une *Border patrol* jugée défaillante. Une vague xénophobe se développe, nourrie d'une impression de menace venue de l'expansion démographique du Mexique proche, ainsi que du sentiment d'invasion croissante par les *chicanos*. Cette impression se cristallise dans le fantasme de la "reconquête silencieuse". Cette crainte est-elle confortée ou au contraire démentie par le rapprochement culturel, voire le syncrétisme dont on peut percevoir la croissance dans le Sud-Ouest ?

L'adoption, de la part des *anglos* de certains caractères typiquement latins se manifeste en particulier dans le domaine culinaire. La prolifération des produits et des restaurants mexicains

et la vente des *tacos* et autres *fajitos* dans les *fastfood* des États-Unis en général, et du Sud-Ouest en particulier, ne se lie pas seulement à la chalandise *chicana*, mais correspond à une forte et croissante transgression sur la clientèle *anglo*. La cuisine *Tex-Mex* représente la meilleure illustration de cette situation, avec son plat emblématique – le "*chilli con carne*" – qui n'appartient ni à la cuisine traditionnelle mexicaine, ni à la cuisine texane, mais résulte bien de la fusion des deux apports. On retrouve le même phénomène dans la musique, notamment avec la diffusion des *bandas*.

De l'intérieur

L'identité *chicana*, vécue de l'intérieur, apparaît tout aussi nette ... et ambiguë. Elle s'impose dans la force du sentiment d'appartenance, avec notamment une endogamie supérieure à 60 %, et une résistance particulière à l'intégration :

" ...Nous sommes une Race nouvelle /... / La couleur est bronzée / Elle ne s'en va / ni au savon, / ni au mensonge. / Nous ne pouvons échapper / au destin de / notre sang / Fils du cinquième soleil / nous sommes nés / Fils du cinquième soleil / nous mourrons..." Larry Estrada

Elle s'appuie sur une solidarité bien affirmée. Ainsi, parmi les 250 employés des Ojedas, propriétaires de plusieurs *fastfood*, on peut recenser 98 % d'hispaniques. Cette identité s'exprime dans l'art, avec son muralisme, sa musique, son cinéma, sa littérature. Elle se confirme par son institutionnalisation syndicale (cf. Cesar Chavez) et politique (cf. LULALC, *Raza Unida*). Une des forces de cette identité réside par ailleurs dans son acceptation sans complexe de sa dualité mexicano-américaine : "*Mexican by ancestry, american by destiny*" et de sa territorialité particulière : "*Border is home..*"

Toutefois d'autres ambiguïtés interviennent de manière plus complexe. La première concerne les divisions importantes sensibles à l'intérieur de la communauté. Ainsi se font jour les nuances entre les mexicains et les autres. Viennent aussi les différences de classe et les clivages, mal définis, mais très vécus, différenciant *chicanos*, *cholos*, *pochos*, *mexican american*, *hispanics*...

Un autre fossé important se distingue, séparant et même opposant les immigrants légaux ou légalisés, avec déjà une mentalité d'installés, aux clandestins : la police de Los Angeles rapporte que un tiers des dénonciations de clandestins émanent d'hispanophones.

Enfin la division la plus nette s'inscrit entre hommes et femmes. Avec plus de 50 % d'actives, le statut de la femme hispanique s'écarte radicalement de la tradition, alors que le machisme évolue lui moins rapidement. L'identité de la jeune femme mexicano-américaine est donc complexe. Elle conjugue de manière souvent difficile voire contradictoire, une triple marginalité, en tant que latine, en tant que pauvre, et en tant que femme.

Une seconde ambiguïté fondamentale tient à la nature de la culture hispanique. Celle-ci n'est plus simplement mexicaine, mais *chicana*, syncrétique, associant oublis, altérations et emprunts. Elle peut en arriver à rejeter la culture mexicaine et notamment la politique, tout autant que les *anglos*. Une enquête à Laredo indique ainsi que si 80 % des *chicanos* y connaissent des artistes mexicains, 60 % ne connaissent pas le nom du président de la République mexicaine !

Ce "nouveau métissage" peut s'observer encore mieux sur le plan linguistique, dans la mesure où elle tend à créer une langue propre, un "Spanglish", issu d'un espagnol mêlé de mots et de tournures anglaises, et d'une alternance ("*code switching*") de fragments de phrases dans les deux langues. Elle tend même à s'exporter, avec, par le jeu des relations familiales, les va-et-vient d'achats, de scolarisation, ou de travail, et le rôle des médias, une contagion qui pénètre le Nord mexicain et en particulier la frontière. De sorte qu'on peut se demander si le Nord n'est

pas, en fait, davantage menacé de "chicanisation" que d'américanisation. Curieusement, elle semble mieux s'accommoder que d'autres minorités de ce dualisme, assumant les contradictions, voire les affirmant ouvertement, sans complexes. Mais avec des réactions inverses à ce métissage, parallèles à cette diatribe d'Edgerton (Nashville, 1974) :

" Le sud et la nation semblent adopter le pire de chacun, exportant les vices sans importer les vertus... Le Sud se fait réceptif au Nord plus urbain, moins ouvertement raciste ...Et le Nord semble plus ouvertement raciste, oubliant ses prétentions d'innocence, et adoptant des attitudes qui étaient le triste apanage du Sud..."

Conclusion

L'identité chicana associe coexistence et syncrétisme. Elle se construit de fragments disparates sur le plan culturel comme sur le plan spatial. Elle semble bien refléter, à son échelle, l'assemblage dialogique complexe du Mexique et des États-Unis, du Sud-ouest et du Nord, des *barrios* et de la ville, des doublets urbains frontaliers, des Nord et du reste du Mexique, du Sud-Ouest et du reste des États-Unis, multipliant les échanges et les interactions entre ces espaces et leurs habitants.

Peut-on, à partir de cette réflexion, suivre J Garreau et dégager l'existence d'une "Mexamerica" installée sur les deux côtés de la frontière ? On peut effectivement penser que, par delà le hiatus de 1848, les convergences actuelles traduisent une forme de retour vers l'ancienne unité, des paysages et de la culture. A condition de vaincre la double crainte d'une "invasion" par d'autres voies que celles du passé. Une crainte liée, côté mexicain, au souvenir de phrases comme celle-ci :

"Pour des raisons géographiques et climatiques, le Mexique est un complément naturel de notre pays. Nos deux peuples devraient n'en faire qu'un seul politiquement. En vérité, c'est là leur destin inévitable..." W. Bryan, Secrétaire d'état, 1908

Et inversement, côté États-Unis, une crainte liée au fantasme d'une "reconquête silencieuse", symbolisée par la réaction du maire de New York, derrière l'Hudson, face au bouillonnement menaçant du Bronx : "*Croyez-vous qu'un fleuve puisse arrêter le futur ?*" (T.Wolfe, "le bûcher des vanités").

Mais peut-on aller au-delà du concept d'aire culturelle ? Une région, au sens plein du terme pour les géographes, si elle existe ici, ne peut prendre qu'une forme différente, car éclatée, et faite de flux et de relations, plutôt que d'homogénéité et de surface. Toute en tendance et en évolution, c'est une région émergente, pour une identité émergente. Les "Nord" mexicains seront-ils entraînés par, et dans, le dynamisme de la *Sun Belt* ? Les réactions nationalistes l'emporteront-elles ? Les clivages méridiens finiront-ils par dominer cette diagonale mexicano-américaine ? Autant de questions qu'on doit se contenter de poser dans le cadre de ce texte, mais qui soulignent l'intérêt et la complexité de ces unités et identités frontalières, dans le contexte mexicain et même au delà...

Pour conclure sur une image, la frontière, la ligne frontalière (la *linea* des mexicains) peut évoquer cette phrase de Jean Cocteau : "*Une ligne, c'est une écriture dénouée...*"

La ligne droite et rigide de la barrière s'est peu à peu festonnée de multiples incursions des deux côtés, dessinant à travers des flux de formes complexes, une sorte d'écriture de deux peuples évoluant progressivement vers un langage commun. Mais que la tension devienne trop forte, et les nœuds et les volutes des échanges dialogiques transfrontaliers peuvent se réduire soudain à la géométrie primaire d'une ligne retendue.
